

époque, travaillée par les vertus d'amour et de don, ses références à Dieu, mais un Dieu qui « aime le doute comme il déteste les tièdes et les obéissants. » Son style a aussi le charme parfois désuet de ceux qui manient à la perfection les adjectifs et les subjonctifs imparfaits.

Mais le plaisir et l'intérêt de cet ouvrage résident en ce qu'il constitue une sorte de « work in progress » de la pensée d'une femme qui, en 1914 malgré son milieu et son époque, apprenait à penser libre et heureux.

Jeanne de Vietinghoff avait sans nul doute une véritable intelligence du bien.

Louise Van Brabant a lu...

Âme blanche de Marguerite Van de Wiele

Évangéline se souvient de son enfance. Sous la forme du journal intime, elle évoque une collection de souvenirs la menant des grands yeux inquiets de sa mère au regard confiant d'un jeune homme courageux. Entre les deux, son père meurt alors qu'elle n'a pas deux ans. La maison remplie de fleurs, sonore des notes d'une musique belle à s'évanouir, laisse place à l'austérité d'une grande bâtisse froide où s'agitent, autour de la

toison blanche d'un vénérable grand-père, des femmes sévères sans grande compassion pour cette enfant brutalement séparée de son foyer. Recueillie par la famille paternelle et malgré le mépris de celle-ci à l'égard de sa mère, Evangéline marquera une fidélité sans faille à cette femme douce que la perte de son mari a rendue folle et, très jeune, fera le vœu de l'enlever à l'hôpital psychiatrique auquel l'a confiée sa belle-famille.

Si la trame de l'histoire n'est pas d'une confondante originalité, c'est par la justesse avec laquelle Marguerite Van de Wiele transmet une vision du monde que brille ce roman : débordant largement du cadre trop étroitement balisé du « récit de vie », l'autrice touche à l'universel en révélant une forme de sentiment océanique propre à l'enfance. Au-delà des embûches qui parsèment sa jeune existence, la narratrice développe une sensibilité profonde qui lui permet d'accéder à une conscience poétique de son environnement, autant que de poser une distance critique entre elle et les actes de cruauté ordinaire perpétrés par son entourage. Isolée dans une famille puis dans une société qui ne lui correspondent pas, Evangéline ne fait qu'une avec quelque chose de plus grand que ces microcosmes sclérosés, elle vit selon ses sens plutôt que suivant la logique du monde adulte qui entend brider son aspiration à un rapport direct au monde. Dotée d'un « système nerveux vibrant comme la harpe éolienne », la narratrice écoute, observe, goûte, sent et touche du doigt les couleurs et les textures, les formes et les parfums, la qualité de l'air et la densité de la lumière par le biais d'une prose aussi fluide que l'eau qui la fascine. Riche de qualificatifs qui évoquent autant de possibles, la musicalité de la langue et le rythme quasi-respiratoire de la ponctuation invitent à rapprocher l'écriture de Van de Wiele de la poésie.

Parallèlement à cette profonde douceur, l'autrice a l'audace d'interroger la frontière entre folie et raison : la mère névrosée, une délicate innocente qui collectionne les poupées, mérite-elle l'isolement plus que l'aïeul vénéré qui dilapide la for-

tune familiale sous couvert de philanthropie? Marguerite Van de Wiele pose un regard critique sur une société patriarcale qui ne laisse pas de place aux rêveurs et sur la bourgeoisie désinvolte qui rêve à hauteur de vitrine, ce qui donne lieu à de surprenants éclats d'ironie – particulièrement jouissifs au vu du ton policé qui les porte. Car c'est là aussi que s'établit la puissance du roman : le point de vue de l'enfant autorise Van de Wiele à dresser un portrait honnête des femmes et des hommes de son époque grâce à la distance qu'il suppose. L'enfant pose sur cet univers auquel il n'appartient pas (encore) un regard dépourvu d'*a priori*, lequel permet au lecteur d'aujourd'hui de se forger une image concrète de la femme en ce début du XX^e siècle. Une femme qui n'est ni effacée, ni subversive, mais crée progressivement sa place dans le monde en étant «sinon résignée, au moins très convenable». Et c'est, en soi, une petite révolution.

Myriam Watthee-Delmotte a lu...

***Dora* de Marianne Pierson-Piérard**

Dora est le troisième roman de Marianne Pierson-Piérard, et il fut couronné par le Prix Marguerite Van de Wiele, géré depuis 1977 par l'Association Charles Plisnier.